

Guilhem ARMAND

LE PÈRE, LE FILS ET DIDEROT

Enquête sur la question
de la paternité et de la filiation
dans l'œuvre littéraire
et philosophique de Denis Diderot



PARIS
HONORÉ CHAMPION ÉDITEUR
2023

www.honorechampion.com

INTRODUCTION

« *Quelle leçon pour les pères et pour les enfants¹ !* »

Esquisses ou tableaux achevés, les œuvres qui, chez Greuze, suscitent les plus longs et les plus enthousiastes commentaires de Diderot, justifiant son admiration quasi inconditionnelle pour ce peintre – jusqu’au moment de la brouille – sont celles qui mettent en scène la figure paternelle, dramatisant son rapport à ses enfants. Or les Salons sont tous postérieurs à la mort de Didier Diderot (le 4 juin 1759). La tentation d’un recours aux ressources de la psychanalyse pour expliquer ce qui semble aller au-delà du simple intérêt esthétique de la part de l’auteur paraîtrait alors des plus légitimes² : Denis Diderot peut en effet s’identifier, en 1765, au Mauvais Fils puni d’autant plus que, cette fois, le fils prodigue revient trop tard. Et

¹ Diderot, *Salon de 1765, Œuvres*, Laurent Versini (éd.), Paris, Robert, Laffont, «Bouquins», 1996, t. IV, p. 393. Cette édition des *Œuvres* sera (sauf indication contraire) l’édition de référence pour cette étude : elle sera notée par le numéro du tome, suivi de celui de la page.

² Si ce n’est qu’il demeure toujours délicat de psychanalyser un mort. Les débats autour de la paternité des *Contes de ma mère l’Oye* (de Perrault ou de son fils ?), et surtout à partir de la thèse de Marc Soriano en témoignent : il postula un complexe de jumeauté (mort d’un frère jumeau de Charles Perrault, à l’âge de six mois) qui expliquerait la structure gémellaire des contes ainsi que l’importance du personnage du cadet. Mais si séduisante que soit l’hypothèse, rien d’autre ne vient prouver que Perrault fût hanté par cette figure (voir Marc Soriano, *Les Contes de Perrault. Culture savante et tradition populaire*, Paris, Gallimard, «Bibliothèque des idées», 1968). En outre, le cadet est bien une position sociale particulière dans la société d’Ancien-Régime : comment faire la part des choses entre un mythe personnel et un fait de société ? J’essaierai, pour ma part, de souligner d’abord combien la double question de la paternité et de la filiation est prégnante aussi bien dans la vie que dans l’œuvre de Diderot, avant d’en induire une signification particulière. Le défi de ce genre d’approche réside bien dans cette difficile délimitation de ce qui relève de l’air du temps et de ce qui est propre à la poétique d’un auteur. Voir aussi : Christian Chelebourg, *L’imaginaire littéraire. Des archétypes à la poétique du sujet*, Paris, Nathan, 2000.

L'on sait combien les rapports de Denis Diderot à son père Didier furent complexes. En 1743, Didier Diderot fait enfermer et tonsurer son fils, lui interdit de se marier avec Toinette la lingère, Denis s'évade, l'épouse clandestinement à Saint-Pierre-aux-Bœufs et n'entre ni dans les ordres ni au barreau, comme le souhaitait son père : « Des pères ! des pères ! il n'y en a point... il n'y a que des tyrans³ ». Son père ne reconnaissant pas son mariage, il refuse de retourner à Langres à la mort de sa mère en 1748 ; ce n'est qu'en mai-juin 1752, après la publication du deuxième tome de l'*Encyclopédie*, qu'il y va, rejoint par son épouse, pour une réconciliation générale. Didier Diderot décède le 3 juin 1759, son fils fait un avant-dernier voyage à Langres pour régler la succession. Il n'y retourne qu'en 1770, accompagné de Grimm, pour les fiançailles de sa fille, un an avant de publier cet hommage tardif : *Entretien d'un père avec ses enfants*. La correspondance de l'auteur témoigne en revanche d'une affection réelle et d'un respect profond du fils Denis pour son père Didier. En dépit d'un manque flagrant de nombreuses lettres, surtout avant 1755, les échanges de Diderot avec ses proches et en particulier avec sa famille et les amis langrois montrent de réelles préoccupations quant à la santé du père.

Et l'on a aussitôt fait de rapprocher ce goût pour Greuze des drames sérieux tels que *Le Fils naturel* et *Le Père de famille*, représentés respectivement avant et après la mort du père. La thématique des rapports entre le père et ses enfants se retrouve aussi dans les esquisses de drames telles que *Le Shérif* ou dans cette « tragédie en un acte et en prose », qui s'avère un drame pathétique, *Les Pères malheureux*. Mais c'est que les motifs du fils prodigue, de l'enfant naturel, tout comme la scène de reconnaissance sont des plus théâtraux et correspondent à l'esthétique de la comédie domestique comme à celle du drame sérieux ou bourgeois. Cependant, on les retrouve dans nombre d'œuvres narratives, dans celles que Diderot affectionne, mais aussi dans son roman le plus romanesque, *La Religieuse*, dont l'héroïne est une fille adultérine qui va devoir conquérir sa liberté. C'est que la question de la filiation (ou de la paternité) est, elle aussi, éminemment romanesque. Autrement dit – et pas seulement au XVIII^e siècle – éminemment banale⁴. Importante aussi, à tout le moins, est la réflexion sur l'autorité religieuse ou politique qui fait référence à la figure tutélaire du père, dont il convient de s'affranchir.

³ *Le Père de famille*, II, p. 1225.

⁴ On ne reviendra pas ici sur les travaux fondateurs de Marthe Robert (*Roman des origines et origines du roman*, 1972), ni sur les nombreux travaux portant sur la question de la bâtardise des parvenus chez l'abbé Prévost.

En revanche, ce qui l'est moins – banal ou courant –, c'est cette récurrence dans pratiquement tous les domaines de l'œuvre d'un auteur, qui plus est, un philosophe. On ne peut réduire la question de la filiation ou de la paternité chez Diderot à une topique à la mode, séparant cette problématique du reste de son œuvre. On ne peut, non plus, schématiquement la ramener aux deux versants d'un conflit œdipien – Diderot et son père, Diderot et sa fille. Or, la question de la filiation et celle de l'héritage et de sa légitimité, notamment autour de la figure de l'enfant illégitime ou de ses variations (on peut penser au *Neveu de Rameau*), constituent un *leitmotiv* de la production diderotienne. Que l'on songe même à ses écrits philosophiques : le premier exemple que choisit Diderot, dans le premier entretien du *Rêve de d'Alembert*, n'est-il pas la formation de ce mathématicien dans les « parties » de son père et la « matrice » de sa mère, « la scélérate Chanoinesse Tencin⁵ » ? Au-delà de la pique à son interlocuteur et ami, on peut voir ici que la question de la vie est envisagée dans sa dimension biologique, en écartant explicitement toute préoccupation morale. Cette simple allusion ironique à la naissance illégitime de d'Alembert prépare déjà le lecteur à l'entretien final qui exposera une morale fondée sur la nature : en ce qui concerne ce personnage, ce qui compte, comme le rappelle Diderot, c'est qu'il est « un des plus grands géomètres d'Europe », et non sa naissance. Mais celle-ci, *fatalement*, conditionne les êtres dans la société d'Ancien Régime.

Du point de vue littéraire – théâtral ou romanesque – la question de la paternité ou de la filiation n'est pas un simple ressort diégétique chez Diderot, un artifice facile pour construire une histoire. La scène de reconnaissance, désormais cliché rébarbatif – mais ne l'était-elle pas déjà ?⁶ – tire de sincères larmes à Diderot, auteur, lecteur ou spectateur. La figure du père oscille entre deux pôles, l'incarnation de l'amour et l'expression de la tyrannie, un discours exalté d'émotions positives et un raisonnement froid et implacable ; deux pôles qui ne sont cependant pas à proprement parler ceux que l'on a coutume de lire dans la littérature du siècle, à savoir le sentimentalisme et la raison. L'antithèse, chez Diderot, n'aboutit pas à la synthèse, mais se dédouble en paradoxes successifs ou imbriqués. Si, dans *Le Père de famille*, *a priori* le Commandeur incarne le despotisme et M. d'Orbesson l'amour et l'écoute, néanmoins ce dernier n'est pas exempt de certains abus d'autorité à l'égard de son fils. Que ce soit dans

⁵ *Le Rêve de d'Alembert*, I, 614.

⁶ Et ce poncif n'est-il pas, en partie, à mettre en relation avec l'échec des drames ?

sa correspondance ou à travers les masques de certains personnages tels que le *Moi* du *Neveu de Rameau*, Diderot apparaît comme un père protecteur à l'égard de sa fille Angélique, et ses principes éducatifs rejoignent les préceptes moraux de ses drames sérieux. On se sent alors bien loin de la libéralité avec laquelle Orou offre ses filles à l'Aumônier, dans le *Supplément au voyage de Bougainville*, et prône l'inceste comme quelque chose de naturel, puisque « tout ce qui est ne peut être ni contre nature, ni hors de nature⁷ ».

De l'utopie tahitienne fondée sur la loi naturelle à la civilisation européenne et ses trois codes divergents – les codes religieux, civil et naturel –, le point de jonction est bien la figure paternelle et ses rôles, où se cristallisent les grandes questions sur la société, les mœurs, la nature... Diderot le rappelle en effet dans l'*Encyclopédie*, le père est la seule autorité naturelle :

Aucun homme n'a reçu de la nature le droit de commander aux autres. La liberté est un présent du ciel, et chaque individu de la même espèce a le droit d'en jouir aussitôt qu'il jouit de la raison. Si la nature a établi quelque autorité, c'est la puissance paternelle : mais la puissance paternelle a ses bornes ; et dans l'état de nature elle finirait aussitôt que les enfants seraient en état de se conduire. Toute autre autorité vient d'une autre origine que de la nature.⁸

Et encore, cette autorité est-elle toute provisoire, en attendant « la sortie de l'état de tutelle⁹ ». Au-delà de l'autorité, le lien entre un père et ses enfants serait le plus fort – oserait-on dire, le plus sacré ? – selon les auteurs de L'*Encyclopédie* : « PÈRE, s. m. (*Droit naturel.*) Relation la plus étroite qu'il y ait dans la nature¹⁰ ».

En revanche, la mère semble quasiment réduite à sa fonction biologique : elle « est celle qui a donné la naissance à un enfant¹¹ ». Si l'article « Père » évoque aussi bien ses devoirs et ses droits que la question de l'amour, l'article « Mère » en reste à des considérations purement juridiques ; l'un est classé en « droit naturel », l'autre en « jurisprudence », domaine plus restreint. Si Angélique Diderot porte le nom de sa grand-mère maternelle, Denis Diderot parle bien peu de sa mère. De même, les

⁷ *Le Rêve de d'Alembert*, I, 673.

⁸ Diderot, « Autorité, pouvoir, puissance, empire », *Encyclopédie*, vol. I, p. 898.

⁹ Kant, *Qu'est-ce que les Lumières*, Paris, Flammarion, « GF », 1991, p. 43.

¹⁰ Jaucourt, « Père », (*Droit naturel.*), *Encyclopédie*, vol. XII, p. 338.

¹¹ Boucher d'Argis, « Mère », *Encyclopédie*, vol. X, p. 379.

figures maternelles, dans son œuvre, semblent globalement moins problématiques que les paternelles, du moins les problèmes qu'elles posent, ou dont elles sont les victimes, trouvent généralement leurs sources dans un défaut du père. Et de la mère de Suzanne Simonin à Polly Baker, existe une continuité qui déborde le cadre de la critique sociale pour revenir aux principes de la philosophie de la nature.

La figure théâtrale ou romanesque du père pose ainsi régulièrement le débat entre la légalité et la légitimité qu'il est censé incarner à la fois. Le débat entre un père incarnant la loi (généralement injuste ou vécue comme telle) et son enfant disant sa révolte, prend une portée plus problématique dans le cadre philosophique du matérialisme athée. En effet, seule autorité fondée en nature, le père incarne aussi la continuité nécessaire à la pérennité et à l'harmonie de la société. Mais la loi qu'il dit est-elle bien toujours conforme au code de nature ? En ce cas, la révolte du fils devient légitime, mais dès lors, plus de continuité, et se pose la question du socle ou du référent sur lequel établir des valeurs pérennes dans une société « civilisée ». Le bâtard ou le fils naturel cristallise bien ce problème, verrons-nous.

La citation en exergue, extraite du *Salon de 1765*, à propos du *Fils puni*, mériterait d'être reformulée interrogativement pour susciter une enquête sur l'œuvre diderotienne : quelle leçon pour les pères et pour les enfants ? Voire : quelle leçon pour Diderot père et pour Diderot enfant ? Soi-même ou l'autre, bon ou mauvais, présent ou absent, le père, chez Diderot, est une figure qui interroge et met à mal les fondements de la pensée.

L'hypothèse de départ de cette enquête est, on l'aura compris, que cette présence quasi obsédante de la figure du père, dans les fictions, les écrits politiques, moraux, scientifiques, fait nécessairement sens¹². Cette hypothèse se renforce du fait que les notions mêmes de paternité et de

¹² Thierry Belleguic a déjà souligné l'importance de la figure paternelle et l'a reliée au « dernier Diderot », celui de l'*Essai sur les règnes de Claude et de Néron*, relativement à la pensée que le philosophe développe sur ce « frère » en philosophie qu'il voit désormais en Sénèque, et qu'il lit comme il souhaiterait qu'on le lise lui-même : « Diderot lui demande d'adopter pour le lire la posture-même qu'il revendique comme lecteur de Sénèque, geste qui pointe autant vers l'exigence d'une filiation et d'une mémoire que vers une démarche interprétative mue par ce que le philosophe appelle ici l'"analogie", et n'est autre que l'élection de la sympathie » (Thierry Belleguic, « Évoquer les ombres : dialogues anthumes d'un philosophe ou portrait de Diderot en voyageur sentimental », *Diderot Studies*, 2009, vol. 31, p. 274).

filiation se trouvent régulièrement problématisées dans l'œuvre, sous des angles différents, et permettent d'interroger d'autres concepts importants de la pensée diderotienne : l'autorité dans son rapport à la notion d'auteur, dans sa dimension morale et politique ; l'héritage et la transmission, du point de vue de celui qui reçoit ou de celui qui transmet ; et, évidemment, les notions de loi et de révolte. Sans prétendre avoir trouvé « la véritable ligne, la ligne de beauté, la ligne idéale¹³ » de la vaste toile que constitue l'œuvre de Diderot, il semble bien qu'il s'agisse là d'une ligne importante reliant la plupart de ses points. Aussi s'agit-il d'avancer avec *tact*, de ne pas inférer de tel élément biographique qu'il constituerait l'épisode-clé ; de ne pas particulariser ce qui, dans la représentation de la figure paternelle ou filiale, n'est pas pleinement spécifique à l'auteur (et donc récurrent et faisant signe), afin de distinguer cette « ligne vraie non traditionnelle qui s'évanouit presque avec l'homme de génie¹⁴ ». Cette étude se fonde donc sur l'idée que les figures du père et du fils permettent de tracer « la ligne de liaison » de l'œuvre de Diderot, ligne que lui-même définit ainsi : « Il y a dans toute composition un chemin, une ligne qui passe par les sommités des masses ou des groupes, traversant différents plans, s'enfonçant ici dans la profondeur du tableau, là s'avancant sur le devant¹⁵ ». Tantôt la figure paternelle ou filiale est au premier plan (*Entretien d'un père avec ses enfants*), tantôt au second (*La Religieuse*), tantôt à l'arrière-plan (*Le Neveu de Rameau*) ; parfois elle n'est qu'un indice symbolique (comme l'image du roi en père dans les écrits politiques, métaphore souvent contestée, mais parfois utilisée en louange). Elle peut aussi prendre une autre portée dans la réflexion de l'auteur sur ses modèles, ceux sur l'héritage desquels il s'interroge ; ou inversement, sur son propre legs à la postérité. Point lumineux ou aveugle, la figure est là, et celle du père, verra-t-on, a souvent quelque chose de fantomatique.

En revanche, chercher une ligne de liaison dans une œuvre aussi diverse et foisonnante relève bien de la gageure, surtout si l'on considère cet ensemble comme un chef-d'œuvre car « une composition bien ordonnée n'aura jamais qu'une seule vraie, unique ligne de liaison ; et cette ligne conduira et celui qui regarde et celui qui tente de la décrire¹⁶ ». Or, « nous ne composons pas, nous causons », ne cesse-t-il de répéter, et son œuvre, toute en circonvolutions, n'est certainement pas un tableau de

¹³ Salon de 1767, IV, 522.

¹⁴ *Ibid.*, p. 525.

¹⁵ *Ibid.*, p. 656.

¹⁶ *Ibid.*

Vernet. Une telle démarche postule donc qu'il y a bien une cohérence dans la pensée de Diderot et une unité dans sa poétique. Sur cette question, je rejoins la position de Colas Duflo, contre celle qui présuppose «un Diderot brouillon qui n'aurait pas même d'œuvre mais seulement des fulgurances, des emprunts et des réactions momentanées¹⁷» :

Car la question posée à l'interprète qui adopte le postulat «cohérentiste» chez Diderot est bien celle de la visibilité de la cohérence : à l'inverse d'un auteur qui aurait passé sa carrière à écrire et à réécrire le même grand traité sous divers titres, l'œuvre de Diderot est éclatée, destinée à divers lieux et à divers modes de circulation. Les formes qu'elle adopte sont variées, et ne se présentent jamais comme système organisé, mais jouent de l'éparpillement, de la fragmentation, du détachement, plutôt que du continu.¹⁸

Or, le continu, expliquent d'une certaine façon les personnages du *Rêve de d'Alembert*, c'est la vie. Ce texte explorant par exemple le passage de l'atome à l'agrégat contigu, souligne qu'il faut chercher, comme dans les délires d'un homme qui rêve, les chaînons imperceptibles qui permettent de saisir une continuité là où il ne semblait y avoir que contiguïté. De cette façon, il convient de lire l'œuvre de Diderot non pas comme une «grappe d'abeilles», mais bien comme une toile, d'araignée cette fois.

Exposant le système des renvois dans l'*Encyclopédie*, Diderot montre combien ce travail fastidieux de l'éditeur accroît la connaissance :

Par le moyen de l'ordre encyclopédique, de l'universalité des connaissances et de la fréquence des renvois, les rapports augmentent, les liaisons se portent en tout sens, la force de la démonstration s'accroît, la nomenclature se complète, les connaissances se rapprochent et se fortifient ; on aperçoit ou la continuité, ou les vides de notre système, ses côtés faibles, ses endroits forts, et d'un coup d'œil quels sont les objets auxquels il importe de travailler pour sa propre gloire, et pour la plus grande utilité du genre humain. (I, 407)

Mais, il suggère aussi que cette connaissance dépend donc d'une implication du lecteur. Face à l'œuvre foisonnante de Diderot, le critique se trouve un peu comme un lecteur de l'*Encyclopédie* dont on aurait effacé les renvois explicites. Sa tâche s'apparente alors à celle du contributeur qui doit décrire une grande et complexe machine :

¹⁷ Colas Duflo, *Diderot. Du matérialisme à la politique*, Paris, CNRS éditions, 2013, p. 15. Voir l'introduction et en particulier la partie intitulée «Quelle cohérence?», p. 14-16.

¹⁸ *Ibid.*

En général la description d'une machine peut être entamée par quelque partie que ce soit. Plus la machine sera grande et compliquée, plus il y aura de liaisons entre ses parties, moins on connaîtra ces liaisons ; plus on aura de différents plans de description. (I, 393)

Afin, sinon de rendre toute la cohérence de cette immense machine qu'est l'œuvre de Diderot, du moins d'en dessiner la ligne de liaison, il faudra étudier comment le questionnement sur la paternité et la filiation innerve toute une partie de la pensée et de la poétique de Diderot, comment il cristallise, en quelque sorte, l'imbrication des réponses les plus diverses et leurs contradictions les plus profondes. Plus qu'une figure paradoxale, le père est une figure prismatique constituée de paradoxes et qui les réfléchit sans cesse, amenant de perpétuelles inflexions dans la constitution de la pensée de Diderot. Point d'ancrage, elle est aussi, en grande partie, ce qui l'empêche de faire système. Enfin, elle touche une question ontologique, celle de la constitution d'une identité propre, d'un *Moi* qui puisse être sa propre référence une fois affranchi de toute tutelle, ce qui se manifeste – paradoxalement, *a priori*, mais forcément en fait, verra-t-on – dans le choix d'une écriture placée sous le signe du divers.

La première partie de cette enquête part de la question de la paternité dans la biographie, et plus particulièrement à travers la correspondance de l'auteur, pour se concentrer ensuite sur les figures du père et du fils comme personnages dans les œuvres de fiction (roman et théâtre) et comme motifs dans les tableaux analysés dans les *Salons*. Le premier chapitre, loin d'affirmer le primat du biographique dans les études en histoire de la littérature, vise principalement à confirmer, dans une perspective de poétique du sujet, une préoccupation récurrente, à repérer des principes personnels sur la façon dont Diderot conçoit intimement la paternité et la filiation, autant de points essentiels pour se repérer ensuite dans une œuvre complexe. Aussi ne s'agit-il pas d'un point de départ pour une lecture psychanalytique¹⁹ qui susciterait, sous cet angle, trop d'extrapolations : pourquoi Diderot parle-t-il si peu de sa mère ? Mon postulat est que, fondamentalement philosophe et moraliste, l'auteur se focalise principalement

¹⁹ « Le Roman familial des névrosés » (dans *Le Mythe de la naissance du héros*, 1909) de Sigmund Freud inciterait à relire la biographie de l'auteur à la lumière de ses œuvres, ou, à l'inverse, à poser comme clé de lecture de ses œuvres romanesques et théâtrales notamment, une biographie nécessairement en partie imaginée par le critique, comme le rappelle Roland Barthes. En revanche, cette étude ne fera pas l'économie de sources critiques éclairantes, reposant sur cette approche.

sur la figure paternelle parce qu'elle cristallise des valeurs qu'il souhaite interroger, tandis que celle de la mère, chez lui, reste moins « philosophique » et bien plus sentimentale²⁰. Le chapitre suivant propose donc un parcours dans l'œuvre à la recherche de ce tropisme, afin de mesurer des constantes et des variations, de les confronter pour tenter d'y déceler une signification propre à l'auteur. La figure du bâtard, centrale chez Diderot, pose une question assez caractéristique de l'Ancien Régime : celle de l'appartenance et, de là, celle de l'identité personnelle. Mais la réponse de Diderot n'est pas celle de Marivaux ou de Prévost, par exemple. *Le Fils naturel*, qui aurait dû être son premier chef-d'œuvre, suggère déjà une piste : l'homme appartient à son œuvre, à ce qu'il accomplit. La question de la paternité et de la filiation rejoint une problématique métapoétique.

La deuxième partie portera sur ces figures et leur rapport à la réflexion morale et politique de Diderot. L'auteur n'a de cesse de renouveler le paradigme oppositionnel de la loi et de la révolte en jouant sur le couple père-fils. Au théâtre principalement, ce sont des variations autour de stéréotypes que le dramaturge s'approprie. Mais dans l'Otaïti du *Supplément au voyage de Bougainville*, où l'on suit le code de nature, la révolte semble d'autant plus improbable que légalité rime avec légitimité. Si, dans les fictions, ces figures bien présentes incarnent des concepts philosophiques et traduisent poétiquement les idées de l'auteur, alors, dans les textes plus théoriques, notamment les écrits politiques pour Catherine II ou les contributions à l'*Histoire des deux Indes*, inversement, les notions de paternité et de filiation ainsi que leur remise en question ont une place bien particulière : le paradigme du père pose systématiquement la question de l'autorité. Mais, implicitement, se pose aussi la question de l'autorité du philosophe : de celui qui, dans l'*Entretien d'un père avec ses enfants*, a la position du fils, de celui qui recommande non pas un retour à la nature mais aux principes du code de nature.

Enfin, la troisième partie vise à articuler ces questions de paternité et de filiation à celle de l'identité de l'auteur ; non pas de Diderot en tant

²⁰ Moins philosophique, cela ne signifie pas qu'elle ne le soit pas – et elle a bien cette portée chez d'autres auteurs des Lumières tel que Rousseau. Mais force est de constater d'une part sa moindre présence dans l'œuvre, relativement à la figure du père, et d'autre part qu'elle cristallise alors bien souvent des préoccupations et des questionnements similaires – ceux plus globaux de la parentalité –, posant bien le père comme figure centrale. Néanmoins, certains personnages – qui pourraient paraître secondaires – comme Polly Baker, fille-mère de cinq enfants, ou Constance, future mère des « œuvres » de Dorval, feront l'objet d'une attention toute particulière.

qu'homme, mais en tant que sujet se mettant en scène (*Moi*, «Diderot»), se réfléchissant à l'occasion d'un portrait, ou se pensant en philosophe au cœur d'une temporalité plus vaste : entre ses pères en philosophie et ses «neveux» de la postérité. Le questionnement rejoint celui du bâtard au théâtre ou dans le roman : à qui appartient Diderot ? Autrement dit, puisque l'homme appartient à son œuvre, l'écrivain se construit une identité d'auteur : celle de Diderot est d'autant plus complexe qu'il ne cesse de se réfléchir à travers ses modèles ou ses inspirations, à travers son image et ce qu'elle est censée refléter (à plus ou moins long terme), à travers ses propres mises en scène. Il élabore une figure d'écrivain conscient de sa filiation littéraire et philosophique, préoccupé tel un père de la postérité de *ses œuvres*, mais qui ne cesse de remettre *en questions* l'autorité de l'auteur²¹. La ligne de liaison tend parfois à s'affiner en une «ligne de beauté» quand s'élabore, au fil des œuvres, par tâtonnements successifs, un modèle idéal de philosophe ou d'auteur. Mais, parfois la ligne semble s'interrompre, stoppée par un fantôme, celui de Socrate, le père de la philosophie, modèle inimitable et donc impressionnant. Tantôt, «la ligne se replie, se tortille, se tourmente²²» quand, enfermé dans sa soupente, en robe de chambre, Diderot soliloque sur l'image qu'il va laisser de lui à ses petits-enfants. Aussi, loin de réellement s'ériger une statue – qu'il évoque si souvent – Diderot se travaille lui-même, Pygmalion et Galatée, statuaire et modèle d'argile. Cette image d'une statue, récurrente dans l'œuvre de Diderot – qui n'est pas sans en rappeler d'autres, comme celle de Condillac ou de Bourreau-Deslandes²³ – entre en résonance avec ce tiers qu'il imagine sans cesse, afin de résoudre la dialectique posée par la confrontation des figures du père et du fils, ou des enjeux que ces figures représentent, voire cristallisent : l'autorité et la révolte, le code de nature et le code civil ou religieux, les modèles et la postérité, la continuité et la rupture... autant de dialectiques qui s'entremêlent faisant jouer, et parfois de concert, divers plans : l'esthétique, la morale, la politique, la posture de l'auteur et celle du lecteur.

²¹ Diderot ne cherche pas à «tuer le père» (encore moins à épouser la mère). La densité et la complexité de sa réflexion sur ces questions de paternité et de filiation me semblent bien dépasser, avant l'heure, les clés qu'offrira la psychanalyse, du moins, selon l'angle choisi pour cette étude qui est celui d'une étude de la poétique d'un auteur en tant qu'auteur qui vise et, de ce fait, invite au surplomb.

²² IV, 656.

²³ Sur ce sujet, voir : Aurélia Gaillard, *Le Corps des statues. Le vivant et son simulacre à l'âge classique (de Descartes à Diderot)*, Paris, Honoré Champion, «Les Dix-Huitièmes Siècles», 2003.